y a 14,000 blessés à Halle...J'ai pris mes précautions avant de quitter Berlin, j'ai emporté de la poudre de soufre qu'on brûle dans les hôpitaux et une quantité de camphre que je porte, ainsi que ma chère petite cassolette au vinaigre aromatique. J'ai exigé que Mme Legoux fît de même. Je n'ai jamais vu pareil trésor, créature si attentionnée, si douce, si secourable au milieu de toutes mes épreuves." Mme Legoux, une émigrée, n'était sans doute plus qu'à moitié Française aux yeux de sa maîtresse.

Enfin, après avoir failli tomber dans les lignes françaises près d'Erfurt, après avoir affronté de nouvelles épouvantes, la jeune intrépide retrouve son cher Burghersh, et fait son entrée à Francfort, où elle va régner en souveraine sur empereurs, rois, princes et capitaines, car elle y sera la seule femme avec la grande-duchesse de Saxe-Weimar ; elle sera "la dame anglaise qui veut bien embellir notre quartier-général," la joie de tous les yeux : "elle donnera satisfaction," selon son expression modeste, elle jouira de tout avec la gaieté presque enfantine de sa race, unie à la virilité de son courage, à la ferme lucidité de son intelligence.

Ses lettres sont de plus en plus intéressantes, remplies de renseignements précieux et d'esquisses vivantes.

Tout d'abord, elle exulte. "Je suis si heureuse de me retrouver près de B. que j'en suis tout étourdie. N'est-il pas extraordinaire qu'après un voyage de neuf jours, me levant deux heures avant le jour et voyageant jusqu'à neuf ou dix heures du soir, je sois, non seulement pas fatiguée, mais engraissée ! Charles Stuart et Pozzo di Borgo ont été frappés de me trouver la mine tellement meilleure qu'à Londres. Stuart a une mine affreuse ; Pozzo est comme à l'ordinaire, avec un bel uniforme de général russe en plus." Burghersh a été très jalousé, très desservi par quelqu'un qu'on ne nomme pas, mais il s'est conduit *comme un ange*, et sa modération, son bon sens lui feront autant d'honneur dans son pays qu'à l'étranger." D'ailleurs, un mari si heureux de retrouver sa femme après un mois d'absence doit avoir toutes les vertus. Blücher, *le vieux héros*, ne l'appelle plus que "le mari de l'adorable Anglaise."

La galerie commence. La nouvelle venue a découvert trois femmes : la grande-duchesse Catherine, veuve du jeune prince d'Oldenbourg, qui a la plus délicieuse expression de douceur que j'aie jamais vue ; la grande-duchesse Marie de Weimar, jolie ; la princesse de Tour-et-Taxis, nièce de la reine Charlotte d'Angleterre et sœur de cette belle reine Louise de Prusse, dont le tombeau, à Charlottenbourg, recevait chaque jour la visite de son époux.

"Tous les ambassadeurs ont donné des dîners en mon honneur ; le premier chez Charles Stuart, où l'on m'a présenté vingt-cinq hommes, tous les gros bonnets qui règlent les destinées du monde : Schwarzenberg, Metternich, Hardenberg, etc. ; puis ce fut chez lord Cathcart, chez lord Aberdeen, et ainsi de suite. Jugez de la singularité d'être la seule femme, au milieu de quinze à trente hommes. Ce fut terrible au commencement, mais j'y suis tout à fait habituée, et je suis un oiseau si rare que l'on fait tous les embarras possibles en ma faveur. Voici les têtes couronnées ou simplement princières :

"L'empereur Alexandre m'a grandement désappointée : excepté les épaules, il est très mal fait ! Il se courbe en avant, sa cour l'imite, et tous se serrent la taille comme des femmes. Sa physionomie n'est pas mauvaise ; c'est tout ce que j'en peux dire. L'empereur d'Autriche est un petit vieux ridé, une marionnette dont Metternich tire les fils. Le roi de Prusse, martial, intéressant, mélancolique, charmant ; ses deux fils (ceux qui devinrent le roi Frédéric-Guillaume III et l'empereur Guillaume Ier) sont deux beaux et aimables garçons. Le grand-duc Constantin est le plus grand monstre qu'on ait jamais vu sous forme humaine ; le vieux Platow, Hetman des Cosaques, une belle vieille figure de vétéran battue par la tempête ; Barclay de Tolly, un vieux laid ; Blücher, l'*invaincu*, une vraie figure de vieux héros, etc., etc. Quant aux Cosaques, ce sont de parfaites brutes, les plus grands voleurs du monde et redoutés plus que personne."

Lady Burghersh revient sur le compte de l'empereur Alexandre : "J'ai passé hier une heure avec Sa Majesté Impériale, d'une manière qui me l'a fait connaître mieux que trente rencontres en